

Où allons-nous ?

# Sur la roche Tarpéienne

PAR MOHAMED YEHDIH OULDI BREDELEIL

Il y a plusieurs sortes de préche. L'une d'elle s'appelle prêcher, sans jeu de mots, dans le désert. C'est la plus contre-productive en termes politiques et la moins volorisante pour ses clercs. Elle est à la limite pitoyable. Un certain nombre de gens s'y livrent depuis un certain temps avec zèle et, depuis le 8 juin 2003, avec franchement un acharnement excessif, sans jamais rencontrer que l'incompréhension et le mépris avec une clarté limpide, irréprochable.

Certains ont perdu leurs illusions et ont baissé les bras : il n'y a plus rien à faire. D'autres, tourmentés par la folie - la folie c'est quand les mots n'ont plus de sens déchiffrable - persistent. Certains fous amusent la galerie, ils ont de bons mots, comme celui-ci : nous sommes assis sur un volcan !

Ceux qui entendent les craquements de la croûte terrestre, les grondements des laves frayant leur chemin pour jaillir et cracher leur feu funeste sont fondés à croire au danger et excusés, disons, d'annoncer la mauvaise nouvelle. La chose est si claire qu'elle a pris l'allure d'une évidence et qu'il n'est pas nécessaire d'être Zerkua Al Yamama pour la voir. C'est vrai, on connaît l'histoire qui se répète perpétuellement à travers les âges et qui console, lamentablement, celle de Cassandre, la princesse troyenne maudite qui reçut le don de prédiction mais reçut en même temps le malheur de n'être jamais prise au sérieux. On la crut seulement à la chute de Troie qu'elle prédit. Ce fut trop tard. Il ne s'agit pas ici de prophétie, loin de là, mais de constater qu'un et un font deux. C'est difficile à démontrer et pourtant facile à comprendre. Il est vrai que, plus d'une fois, les hommes sont arrivés devant ce mur où les faits deviennent des mots obscurs écrits dans une langue mystérieuse.

Plus d'un, avant le 8 juin, avait prévu une explosion, un drame, sans être dans le secret des conspirateurs, sans disposer de la moindre information, sans disposer d'un appareil de renseignements, simplement à partir de l'appréciation de la situation générale, de ses blocages, des dits et des non-dits des salons, des remarques désobligeantes à l'égard du Régime à partir de ses propres supporters, de l'incompréhension des gens simples et sans opinion politique, des interrogations de la rue et de son inquiétude, de l'absence aux yeux des observateurs de toute perspective, du rejet et du vieillissement des slogans et des programmes du gouvernement, de leur manque de crédibilité aux yeux de tous, des propos évasifs ou explicites tournant les officiels en dérision.

Une analyse qui a besoin de se fonder sur des informations précises, sur des renseignements, n'est plus vraiment une analyse politique. C'est un rapport de police. C'est autre chose, tout à fait autre chose. Il ne se situe même pas dans le même champ d'analyse et la méthodologie conceptuelle n'est pas la même. C'est probablement de cette confusion des genres que prennent leur source les erreurs répétées, continuelles, qui mettent toutes les chances de notre côté pour qu'une explosion irrémédiable se produise et nous emporte tous. Personne ne peut dire avec exactitude son genre, mais peu importe, le résultat est le même.

Qui ne s'était pas trompé sur l'explosion du 8 juin, déjà moins évidente à prévoir, est mieux conforté dans une analyse pessimiste qui nécessite bien moins de prophétie, d'autant moins que les causes du 8 juin n'ont fait, depuis, que fructifier, sans perdre la moindre branche ; prenant de l'allure et passant simplement de l'enfance à la maturité.

Il est vrai qu'il y a encore des gens - et des plus estimables - qui veulent opposer au torrent en furie des sacs de sucre, "les réalisations grandioses" et celles futures plus grandioses encore. Des réalisations grandioses, les projections théoriques de possibles réalisations dont nous sommes dans le plus grand besoin, et qui nous mettent l'eau à la bouche, ont-elles jamais empêché l'éruption d'un volcan déjà en action ?

Personne de raisonnable, ni d'objectif ne peut mettre en doute l'existence d'écarts positifs, à commencer par celui, si précieux, que nous existons encore sous forme d'un Etat. Mais il est inutile d'en

rejoindre, cela donne parfois l'impression de la jument des philosophes qui à toutes les qualités sauf celle d'exister.

Des réalisations, telles que les définit cette vision idyllique devraient inciter leurs auteurs et leurs admirateurs à les pérenniser, à les préserver, à tout mettre en œuvre, pour qu'elles ne soient pas emportées, réduites en cendres. Leur appréciation et la possibilité d'y ajouter d'autres - par les revenus du pétrole ou d'autres miracles - est absolument sans rapport avec une situation politique concrète, vécue, qui échappe au contrôle, se dérobe chaque jour un peu plus de nos mains. Le problème est là.

Tous ceux qui sont préoccupés par le sort de leur pays, dans les circonstances actuelles ont, probablement, étudié, ou médité, le cas de la Somalie et aussi du Libéria. Ils ont dû voir le cheminement qui les a conduits au fond de l'abîme. Cela donne des cauchemars. Cela donne des insomnies. Personne de raisonnable n'en veut. Tous ont intérêt à l'éviter. Pourtant, la Somalie est un pays où les gens sont doux, comme peuvent l'être des éleveurs de chameaux, intelligents, comme peuvent l'être des gens mérités de sang yéménite, nés et grandis dans les grands espaces. C'est pourtant leurs propres turpitudes qui les ont ruinés. Un long et patient travail de sapes, accompli pendant plus de vingt ans par l'injustice, l'exclusion, la marginalisation, le régionalisme éhonté, le népotisme vulgaire, l'accaparement des richesses et des postes officiels, le refus d'entendre - il est vrai que Ziad Baré avait une légère surdité - les plaintes et les complaintes des autres les a conduits là.

Et le Libéria ? Il faut avoir visité du temps de Tubman et Tolbert pour comprendre qu'un malheur n'arrive jamais seul. Ce sont ces gouvernants qui ont fait son lit. Mille familles qui accaparent tout, disposent de tout, des postes gouvernementaux et de la richesse, la richesse concentrée et posée sur un baril de poudre, la misère et le mépris en partage entre tous les autres.

Les miettes que jetaient les sociétés américaines du produit du riche minéral de fer et de l'exploitation du caoutchouc de l'hévéa revenaient aux dignitaires du Régime. On allait dans des villes peuplées de l'intérieur du pays par pistes de terre latérite, on accédait à la plantation de caféière de Tubman, aussi éloignée de Monrovia, par route goudronnée. La plantation était si étendue qu'il ne viendrait à l'idée de personne de la traverser, ou de la contourner, à fortiori, autrement que par véhicule. Les travailleurs de la Mine de fer et les misérables qui recueillaient le latex d'hévéa et le font cuire - là où son odeur nauséabonde devient intolérable à des dizaines de mètres à la ronde - sont pratiquement payés à la bière locale, tenue à leur disposition dans des bassins avec un pot, et réglée automatiquement à la fin du mois par l'employeur.

Qui a connu directement le Libéria au début des années 1970 ne peut être étonné du triste sort qui l'a frappé. La situation ne se prêtait qu'à deux cas de figure antichrétiens : le silence des cimetières, et après qu'il eût atteint son apogée il ne pouvait plus durer, ou l'explosion et, inévitable, elle le fut assurément.

Pour notre part, nous avons intérêt à nous dépêcher pour regarder en face notre situation et tenter de la traiter objectivement en prenant en compte le fait regrettable et notoire qu'elle ne se présente plus dans sa configuration de 2003. Entre temps, ayant perdu des occasions, des opportunités et du temps - du temps ! - nous avons perdu du même coup des instruments opératoires précieux et idoines. Il ne reste plus que des instruments de bord et encore, à leur tour, ne sont-ils pas définitifs et personne ne peut dire, sans être dubitatif, qu'ils sont toujours adéquats. Quand la machine de l'usure s'emballa, personne ne peut plus être sûr de rien. La sagesse élémentaire veut qu'on l'arrête pour apprécier la situation, pour déterminer ce qui est encore récupérable et ce qui est définitivement perdu, ou, plus grave, continue à démultiplier le mal.

Rien de tout cela ne fut fait, ni même approché et c'est la raison du doute grandissant.

Il est nécessaire de décoder ce qui s'est produit, la situation singulière qui s'est installée, où nous nous trouvons depuis un an et demi.

Le Régime, à notre insu, est entré en

guerre, une guerre implacable, sans merci, déployant tous les moyens dont il dispose. Victor Hugo a dit : "une harmonie voulue à contre-sens est souvent plus onéreuse qu'une guerre". Des grands capitaines sont tombés, les armes à la main, sur le champ d'honneur, défendant le Régime. Les batailles, jusqu'ici, ont été toutes perdues, une à une. Des chefs sont encore en exercice dans leurs garnisons, résistant avec la dernière énergie. Mais l'issue ne fait pas de doute, leurs positions tomberont, inéluctablement, comme leurs prédécesseurs. Non seulement l'adversaire n'a pas pu être déterminé, mais la stratégie défensive suivie est désastreuse et la tactique du repliement derrière des fortifications, comme au Moyen-âge, est suicidaire. Pratiquement l'issue de la guerre tout entière ne fait plus de mystère. Au rythme et à la tandance où vont les choses c'est une capitulation programmée.

Mais, dans cette guerre en voie d'être perdue, il y a deux paradoxes ; elle est secrète d'une part et d'autre part, elle ne comporte qu'un seul protagoniste, c'est le Régime lui-même. Le deuxième protagoniste, l'adversaire n'est pas défini, n'est pas repérable, il est dans la chose, c'est un pourrissement, il est partout et nulle part. Le Régime cherche l'adversaire, mais ne le trouve pas et quand il en trouve un il n'est pas le bon. C'est un démon. On ne cherche pas le diable, on s'en prémunit.

L'adversaire réel, c'est la réalité sociale fuyante, impitoyable, dure et entêtée, la réalité dynamique, pas la réalité statique. La réalité statique n'a pas de volonté, elle s'accroît mode de tout.

Le Régime qui est le plus exposé de tous au danger, dans cette impasse, semble croire qu'en examinant avec franchise et audace le mal, il ferait figure de vaincu, alors qu'il serait le seul vainqueur. Vaincu face à quel adversaire ? Son adversaire, logiquement, c'est l'Opposition. Or l'impasse que vit le pays est totalement étrangère à la rivalité du Pouvoir et de l'Opposition, du moins l'opposition légale. Celle-ci n'y a engagé aucun bataillon et n'y a gagné aucune bataille. La situation n'a rien à voir avec ce qui a prévalu à Madagascar ou ce qui a été à l'origine du chaos ivoirien. Là-bas, une opposition dominante, ayant une vision cohérente, et une oligarchie qui s'est accrochée, inutilement, contre toute logique, aux rênes du pouvoir, lui, un ventre mou, informé, secrète par les déceptions répétées, les mauvaises politiques sur tous les fronts, les injustices criantes, l'attentisme inconscient, la surdité incompréhensible, une situation monstrueuse, sans queue ni tête, que personne ne maîtrise, que personne n'orienté, que personne ne domine, favorable uniquement aux extrémismes et aux aventures. A côté de cette situation, le sort de la Guinée-Bissau et de la Guinée Conakry est enviable.

La méthode suivie jusqu'ici, sans relâche et avec assiduité, depuis longtemps déjà, mais ouvertement, à l'étonnement de tous, sans que personne ne comprenne, depuis le 8 juin 2003, s'appelle la politique de l'autruche. Il n'y a pas d'autres mots pour la qualifier. Les choses portent des noms. Il faut, à certains moments, les nommer. Nous avons dépassé le stade de la litote. Quand il y a un noûd coulant autour de votre cou, en même temps que tous vos congénères, l'understatement paraît déplacé. Dans pareil cas, la formule d'usage se dit : Au secours !

Il est vrai que les premiers responsables du Régime - et c'est une piètre excuse - ne sont pas seuls responsables. Si le mal original vient du système politique qui n'est plus opérant, alors aux dégâts et aux conséquences destructrices de politiques mal conçues, inadaptées, généralement, souvent inefficaces, jamais acceptées au départ, imposées toujours sans la moindre concertation, sans la moindre critique, la responsabilité des hommes chargés de l'application entre pour une part. Ce sont, le plus souvent, des hommes distraits, de mauvaise volonté, convaincus de rien, indifférents à tout. Leur responsabilité prend une autre dimension dans une conspiration du silence, la plus dangereuse de toutes, à domicile, infiniment plus dévastatrice que celle qui peut se tramer à l'extérieur des sphères du Pouvoir, celle qu'ont décidé d'organiser, de maintenir et d'entretenir ceux qui ont l'avantage, ou simplement l'espoir, d'occuper une charge publique de quelque niveau qu'elle soit. Pour préserver ses intérêts, ou en acquérir de nouveaux, il faut taire la vérité, même quand le danger frappe - qu'il a frappé - à la porte, menaçant, général, susceptible d'emporter tout le monde, et pas seulement les symboles du Régime en place, quoiqu'ils fussent les premiers visés. Même l'instinct grégaire, naturel chez toute espèce animale, cette tendance fourbue à se préserver du danger, à se conserver, a disparu. C'est un monde tétanisé qui a perdu la rei-

son, à la croisée des chemins de l'enfer, rivé inlassablement à l'approfondissement de sa tombe. Il est vrai que dans une sagesse antique, les Arabes disent : "quand le trépas approche, l'ouïe et la vue disparaissent." Mais de tous ceux qui sont insensibles aux réalités, un, entre tous, ne laisse d'étonner, c'est la tête motrice du Régime, les vrais gouvernants, ceux qui ont tout à perdre, qui ont, de surcroît, une responsabilité morale à l'égard de tous. Leur résistance farouche, leur acharnement à se maintenir sur la roche Tarpéienne, dans l'isolement le plus complet, est une véritable énigme. Quelle analyse font-ils ? Personne ne le partage dans leurs basses, sans parler de la masse. Quelles perspectives ont-ils ? Personne ne les voit parmi leurs supporters, ni leurs adversaires avérés, ni les observateurs objectifs.

Pour incompréhensible qu'il fut, cet aveuglement n'est pas inédit. L'histoire a tout connu. Cella arrive et est arrivé.

A la fin de l'année 1978, le chah d'Iran a refusé de voir et d'entendre. Il est resté en tête-à-tête avec sa puissante police secrète, la fameuse Savak, préférant le confort de l'habitude et les paroles mielleuses de ceux qui le caressaient dans le sens du poil. Il n'avait pas compris, ou pas admis, que des changements sous-terrains et sourds se sont produits dans la société iranienne. Sous les convenances, les appareils et le gaspillage d'un empire peu intelligent, une marmite intérieure mijotait, sous un feu discret, entretenu par le chah lui-même, inconsciemment. Les Islamistes, sans que cette marmite soit la leur, s'en sont emparés. Ces évolutions subtiles, lentes, mais déterminantes, peuvent aussi échapper.

Certains pays européens, préoccupés par le sort du pétrole, de la laïcité et de la sécurité dans la région, après bien des appels du pied restés vains, ont dépêché des émissaires pour tenter de comprendre les raisons de l'immobilisme de leur vieil ami le chah.

Ils se sont adressés à des connaissances du Sérail impérial. Ils n'ont eu que cette explication débusquée, prosaïque, déroutante, ôtant tout espoir : "A son père on n'osait pas mentir, à lui on n'ose pas dire la vérité". Ils se sont résignés à la fatalité des Ayatollahs obscurantistes et ont accepté les faits : la situation est désespérée. Si la vérité ne peut être prononcée par les proches, alors, il n'y a plus rien à faire. Montaigne l'a dit depuis longtemps : "Le premier trait de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la vérité."

Lorsque, ayant eu de l'eau jusqu'à la gorge, le malheureux chah s'est décidé à concéder l'inévitable, en nommant un Premier Ministre qui n'était pas un courtisan, il ne détenait plus rien de son autorité morale et de son aura, et la concession, utile il y a quelques mois plus tôt, était devenue désincroyable. Personne n'en voulait plus. "Le mécontentement avait franchi un nouveau seuil. On ne voulait plus d'une concession. On voulait maintenant tout. Le chah fut emporté par la tourmente aveugle lui et le nouveau Premier Ministre qui, se vie durant, a lutté contre les injustices du monarque sanguinaire. Ils ne sauvèrent leurs vies que par la fuite précipitée et peu glorieuse - de même d'ailleurs que l'Ambassadeur américain.

Il ne restait plus aux laïcs, aux démocrates, aux progressistes que de laisser pousser une barbe fraîche et mentause ou d'être rangés dans le camp de l'Empereur déchu et des Américains. Les fermes perdirent leurs postes et leurs emplois, furent recloses ou prirent, sous le chador, l'allure de fantômes dans une société qui s'était socialement émanicipée.

On n'a pas idée maintenant de ce que fut le chah dans sa gloire. Il regardait tout le monde de haut, entre l'Europe et la Chine. Il avait la première armée du Moyen-Orient, restée fidèle, jusqu'au bout, son pays était le 2ème exportateur mondial de pétrole et il portait, avec fierté et ostentation, le manteau de gendarme délégué de Etats-Unis dans toute la région.

(DANS NOTRE FUTURE ÉDITION :

LA NOUVELLE IDOLE. DU MÊME AUTEUR)